

Zeitschrift:	Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft = revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera d'etnologia
Herausgeber:	Schweizerische Ethnologische Gesellschaft
Band:	6 (2001)
Artikel:	Le centre historique de Barcelone en pleine mutation
Autor:	Monnet, Nadja
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1007430

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le centre historique de Barcelone en pleine mutation



Nadja Monnet

Après s'être défaite des trois murailles qui l'étoffaient, la ville de Barcelone s'est étendue, au cours du XIXe siècle, jusqu'à s'unir avec les villages voisins ou se heurter aux collines environnantes. Dès lors, l'exode des couches les plus aisées de la population vers les quartiers en construction de l'*Eixample*¹, semble avoir suscité un processus de ségrégation urbaine et de marginalisation de la Vieille Ville. De son passé historique et de la surpopulation connue à certaines époques – atteignant au XIXe siècle des taux inégalés nulle part ailleurs en Europe – est né un tissu urbain très dense et bigarré. Les propriétaires, face à une constante augmentation de la demande, optèrent pour l'exploitation maximale de tous les espaces disponibles (cours intérieures, terrasses sur les toits, greniers transformés en logements, divisions des appartements existants), sans qu'aucun important travail de maintien et d'amélioration des bâtiments ne soit réalisé. A cela s'ajoute un manque notable d'investissement de la part des pouvoirs publics dans ce secteur pendant presque deux siècles.

La vocation d'accueil des nouveaux venus, attribuée à cette partie de Barcelone, a donc pu être expliquée pendant longtemps par son caractère répulsif pour la population barcelonaise. Les nouveaux habitants ne s'y installaient que par défaut d'intérêt de la population «autochtone». Cette sorte de «spécialisation» de la Vieille Ville dans l'accueil des étrangers et dans leur progressive intégration au sein de la structure urbaine de la cité débute dès l'aube du XXe siècle, lorsque la construction du métro et les travaux entrepris en vue de l'Exposition universelle de 1929 incitent de nombreux citoyens espagnols à quitter leur terre natale pour se rendre à Barcelone et s'installer en son centre. Cependant, les conditions de vie de plus en plus vétustes dans la Vieille Ville incitent toujours plus d'habitants à ne s'installer là que provisoirement, dans l'attente de trouver mieux ailleurs. Entre 1970 et 1991, ce qui est désormais devenu le premier arrondissement de Barcelone perd la moitié de ses résidents avec une baisse notable de population dans les secteurs les plus dégradés.

¹ Nom donné à la partie quadrillée de la ville, née du Plan Cerdà.



En 1988, lorsque furent lancées les premières grosses réformes du Plan de Réaménagement (PERI), la Vieille Ville semble enfin pouvoir réussir à ébranler sa quatrième muraille. Ce mur, invisible cette fois-ci, qui empêche les Barcelonais de se promener dans le centre historique de leur cité, n'est autre que celui de la peur du citadin face à la délinquance qui jusque là y était comme enfermée. La ville lutte désormais avec une folle énergie et à grands coups de pelle mécanique pour se débarrasser de cette nouvelle barrière immatérielle.

Si actuellement, pour de nombreux étrangers d'origines les plus diverses, la Vieille Ville de Barcelone continue d'être la porte d'entrée qui leur permet de s'établir en Catalogne, un nouveau flux (intracité) se manifeste en direction de ce secteur. De plus en plus de jeunes Catalans, en couples ou célibataires, cherchent en effet à y élire domicile, attirés par les avantages de sa centralité. La situation de ce secteur, son accessibilité et la valeur patrimoniale du site apparaissent chaque jour davantage, avec les travaux entrepris, comme des objets de redécouvertes pour la «population indigène».

Le point de vue barcelonais sur l'altérité

La diversité n'apparaît que rarement aux hommes pour ce qu'elle est. Ceux-ci y voient plutôt une sorte de monstruosité ou de scandale, écrivait Lévi-Strauss en 1952. En effet, l'étrangeté ne renvoie pas à une claire opposition entre intérieur et extérieur, comme nous la présente le sens commun, bien au contraire elle est le fruit d'un complexe et sinueux espace qui conjugue divers degrés d'inclusion et d'exclusion, de hiérarchisation et de su-bordination. La figure de l'étranger n'est donc qu'une catégorie relative et relationnelle qui se définit et s'actualise en fonction des différents contextes socio-historiques (Santamaría 1998: 95-96). Les

étrangers ne sont pas toujours les mêmes et il y en a de plus étranges que d'autres. Voyons donc brièvement qui est considéré comme «différent» en Catalogne au cours des trois dernières décennies.

La notion d'«immigré» a acquis toute son importance à la fin du franquisme et naît du langage contestataire nationaliste catalan. A cette époque le corps étranger est formé d'Espagnols exilés d'autres régions de l'Etat espagnol. Ces «immigrés», ou *xarnegos* pour la version plus stigmatisante, s'ils veulent être reconnus comme appartenant à l'ensemble catalan, doivent, parallèlement au fait de passer par un processus d'urbanisation – pour ceux qui proviennent d'un milieu rural –, se catalaniser en apprenant ne serait-ce que des rudiments de la langue locale.

Au milieu des années quatre-vingt, alors que la lutte politique définit d'autres buts, comme celui d'obtenir davantage d'autonomie au sein de l'Etat espagnol, la situation change et modifie la relation Nous/Eux (Provansal 1997: 11). Une nouvelle catégorie d'immigrés naît. Ce terme sert désormais à désigner les personnes en provenance des pays du tiers monde. Cette nouvelle construction de l'altérité ne provient pas de la «nature» différente des acteurs – ce qui correspondrait alors à une naturalisation de la différence – mais des transformations du contexte catalan. A partir de l'entrée de l'Espagne dans la Communauté européenne, la présence de ces autres étrangers acquiert une fonctionnalité symbolique toujours plus importante. Bien que présents depuis le début des années septante, ce n'est qu'à la fin des années quatre-vingt qu'ils deviennent socialement visibles. Ils ont dès lors une *utilité identitaire* (Santamaría 1998). L'établissement d'une nouvelle régulation socio-juridique, liée à l'intégration de l'Espagne dans l'espace communautaire européen, a permis d'institutionnaliser la dénomination d'«immigré» et de lui donner un contenu «extra-communautaire».



Le droit à l'indifférence

A Barcelone s'est donc établie peu à peu une nouvelle typologie: (immigrés) espagnols, immigrés (extra-européens) et autres étrangers. Si les premiers et les derniers passent relativement inaperçus, les immigrés sont devenus la cible de forces de tous genres parfois antagonistes. Bien que leur nombre ne soit en rien comparable à ce qui se passe dans d'autres villes européennes, ils monopolisent le devant de la scène politique².

Si actuellement le droit à la différence est prôné et utilisé à tort et à travers pour la défense des immigrés, à la suite de M. Delgado (2000), je revendique leur droit à l'indifférence. En prétextant mieux les comprendre et pouvoir pallier à leurs carences – l'image de l'immigré évoquée est alors celle d'une personne avec des «manques» –, ceux à qui l'étiquette d'immigrés est apposée se doivent de répondre à toutes sortes de questions sur leurs mœurs, leurs manières d'agir ou de penser, questions que personne ne poserait à un autochtone. «L'acte primordial du racisme de nos jours, c'est de nier à certaines personnes considérées comme "différentes" la possibilité de passer inaperçues, leur droit de ne pas donner d'explications, ni de devoir exhiber ce que les autres maintiennent caché» (Delgado 2000: 132).

L'obsession de Barcelone pour «ses immigrés» lui a fait oublier quelque peu le reste de sa population étrangère qui, bien que n'ayant pas de problème d'illégalité (un étranger «occidental» n'a généralement pas trop de difficulté à obtenir un permis de séjour), forme également un potentiel capable de transformer le visage de cette ville. Les Espagnols et les Occidentaux établis à Barcelone sont perçus comme dérangeants par certains secteurs de la population. Ainsi les étrangers européens sont-ils surnommés *guiris*³. J'ai relevé, lors d'un travail de terrain antérieur (Monnet 1997), que ce terme à connotation fortement péjorative est utilisé pour désigner non seulement les touristes de passage à Barcelone⁴ mais aussi les Européens

qui s'établissent dans cette cité pour une durée plus ou moins longue, le temps d'un séjour linguistique, d'un échange entre universités ou d'un stage⁵.

Il s'agira de vérifier qui utilise de préférence cette terminologie, dans sa deuxième acception, en posant comme hypothèse que ce sont avant tout les jeunes Barcelonais qui s'installent dans le centre ville ou qui redécouvrent les avantages du centre urbain: manière donc de se démarquer de cette nouvelle présence que beaucoup jugent agaçante et de plus en plus envahissante. En effet, ces dernières années, nombre d'Allemands, Suédois, Anglais ou Français ont procédé (in)volontairement à la revalorisation du centre urbain, en choisissant de préférence cette partie de la ville pour y élire domicile ou en rénovant des locaux abandonnés par les Barcelonais pour y ouvrir des bars, restaurants ou autres commerces. Jalouse et envie conduisent certainement les jeunes Barcelonais à utiliser ce terme péjoratif pour évoquer à la fois un modèle auquel ils aspirent et un repoussoir. De plus, il semblerait que cette dénomination soit en relation étroite avec certaines parties de la ville (tel le centre historique, mais aussi *Gracia*, un ancien quartier anarchiste, également prisé par les jeunes Barcelonais), voire même peut-être avec une certaine conception de l'identité catalane⁶.

² Alors qu'à Barcelone, la population étrangère recensée (toutes nationalités confondues) n'atteint pas encore 4% de l'ensemble de la population (en juin 2000, les étrangers étaient au nombre de 58'186, soit 3,9% de la population totale), il faut relever l'incroyable énergie et les moyens financier que cette ville met à la disposition de toutes sortes de spécialistes pour étudier son phénomène migratoire. Cette ardeur se traduit par un nombre impressionnant de publications, colloques, séminaires et conférences, consacrés avant tout au thème de l'interculturalité, de l'intégration des immigrés (entendez: extra-européens) et de leur situation dans le centre ville avant tout, partie de Barcelone considérée comme étant la plus affectée par les nouveaux flux extra-européens.

³ Ce terme d'origine turque signifie «sortie»; il aurait été ramené dans les bagages des Espagnols soixante-huitards qui s'en allaient découvrir la mythique Istanbul. Il semblerait alors que ce mot *guiris*, audible dès leur arrivée à l'aéroport et ensuite tout au long des routes empruntées, avait un pouvoir de rassemblement sur les globetrotters. Un voyageur de l'époque raconte que chaque fois qu'il rencontrait ce mot en chemin, il y trouvait réuni également une bonne quantité de touristes d'horizons les plus divers. D'où le glissement qui a dû se produire entre *guiris* et touristes pour arriver au sens que lui donne actuellement les Barcelonais.

⁴ Dans ce cas, les *guiris* sont dépeints suivant la parfaite caricature du touriste typique: gros ap-

Des forces antagonistes qui façonnent le visage de la Vieille Ville

Trop souvent, lorsque l'on observe les agissements des habitants en milieu pluriethnique, on oublie que la cohabitation n'est autre que l'ordinaire de la vie collective urbaine, marquée par des rapports de force qui traversent l'hétérogénéité sociale, toujours accompagnée d'inclusions et d'exclusions, de collabo-



pareil de photos tenu en bandoulière ou pendouillant sur le ventre, lunettes de soleil au bout du nez, le visage rougi par le soleil et portant un pantalon court et des sandales (sans oublier les chaussettes) aux pieds.

⁵ Ces *guiris* sont alors décrits comme vivant en ghetto dans leurs lieux de rencontres privilégiés (certaines places, certains bars) et constituant des cercles relativement fermés en fonction de la langue maternelle, du pays d'origine ou de la profession: acteurs, peintres, architectes, professeurs de langue, musiciens ou encore étudiants. Un autre trait souvent mentionné est leur manque d'intérêt vis-à-vis de la cause catalane et donc souvent leur réticence à apprendre le catalan. Enfin, d'après les personnes interrogées, ce sont des fêtards, peu respectueux de leur entourage, qui font ici ce qu'ils n'oseraient pas faire chez eux.

⁶ Ainsi, par exemple, une personne ayant pris connaissance de mon thème de recherche m'a suggéré de partir à la recherche des raisons pour lesquelles les *guiris* refusent, selon elle, d'apprendre le catalan. D'autres interlocuteurs m'ont fait remarquer d'autre part que vouloir se pencher sur un «collectif» aux contours flous était une entreprise hasardeuse. Certes, je l'admet, mais je pense également que pour les Barcelonais, ce terme de *guiris* est aussi éloquent que celui d'immigrés, bien que moins mobilisateur politiquement.

⁷ Je suis là une proposition de V. Bergalli (1994: 38) qui considère la ville comme susceptible de produire des appartenances. Comme l'appar-

rations, d'indifférence et de conflits. La cohabitation «pluriculturelle», dans cette perspective, n'est autre qu'une des facettes de cette cohabitation généralisée et n'est pas plus nouvelle qu'elle (Rudder 1982: 43).

S'il existe de multiples stratégies pour s'insérer dans un espace urbain, il faut alors s'interroger sur la manière dont se négocient les «territoires» et ce qui empêche ou au contraire facilite leur accès. Dans mon travail de licence, j'avancais l'hypothèse que la touche «ethnique» donnée à certains locaux, le type de produits proposés ou encore la musique diffusée favorisaient le rassemblement de certaines personnes et étaient peu favorables à la rencontre de l'Autre, sans pour autant l'empêcher complètement. De plus, l'occupation de l'espace n'est pas permanente, certains lieux de rencontre ne l'étant que temporairement, ce qui pose la question des critères de constitution des groupes. Si la même appartenance nationale ou ethnique semble constituer un facteur de coalition inégalable, il n'est de loin pas le seul. Les micro-sociétés urbaines regroupent des individus liés par des liens certainement plus complexes.

Le fait de vouloir analyser la manière dont les *guiris* utilisent et (ré)organisent le centre ville de Barcelone, en analysant l'usage qu'ils en font et la manière dont ils le marquent de leur griffe, me permettra de démontrer que les forces en jeu dans la lutte pour l'appropriation du centre urbain dépendent souvent bien plus d'une communauté d'intérêts que d'une quelconque appartenance nationale et/ou ethnique. La trilogie autochtones/immigrés extra-européens/*guiris* est en train de modifier peu à peu le visage du centre urbain. Le patriotisme citadin des premiers⁷, l'*ethnicisation institutionnelle* (Provansal 1997: 18)⁸ concernant les deuxièmes et les réseaux transnationaux établis par les derniers ne resteront pas sans influencer son aspect futur.

Références citées

- BERGALLI Valeria
1994. «Escenas metropolitanas». *Papers* (Bella-terra) 43: 33-40.
- DELGADO Manuel
2000. «Inmigración, etnicidad y derecho a la indiferencia. La antropología y la invención de "minorías culturales" en contextos urbanos», in: Francisco CHECA, Juan Carlos CHECA OLMO y Angeles ANJONA GARRIDO (coord.), *Convivencias entre culturas: el fenómeno migratorio en España*, p. 119-149. Sevilla: Signatura Ediciones de Andalucía.
- FUNDACIÓ CIDOB
1998. *La inmigración extranjera a Barcelona. L'observatori permanent de la inmigración a Barcelona, 1994-1997*. Barcelona: CIDOB edicions.
- LÉVI-STRAUSS Claude
1961 (1952). *Race et histoire*. Paris: Gonthier/UNESCO.
- MONNET Nadja
1997. *La formation de l'espace public en milieu pluriculturel. L'exemple du Casc Antic de Barcelone*. Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel (mémoire de licence).
- PROVANSAL Danielle
1997. «La inmigración extra-comunitaria desde la perspectiva de las ciencias sociales». *Quaderns de l'ICA* 11: 7-26.
- RUDDER Véronique de et Isabelle TABOADA LEONETTI
1982. «La cohabitation pluri-ethnique: espace collectif, phénomènes minoritaires et relations sociales». *Pluriel* (Paris) 31: 37-54.
- SANTAMARÍA Enrique
1998. *La incógnita del extrano (Una aproximación a la significación sociológica de la «inmigración no comunitaria»)*. Universidad de Barcelona, Departamento de Teoría sociológica, Filosofía del Derecho y Metodología de las ciencias sociales (Tesis doctoral).



Auteure

Ethnologue formée à l’Institut d’ethnologie de Neuchâtel, Nadja Monnet a collaboré au cours des années 1998-1999 avec le Département des migrations de la Fondation CIDOB de Barcelone, pour un projet sur le thème des enfants de parents immigrés. Actuellement, elle réalise un DEA en «Anthropologie de l'espace et du territoire» de la Faculté d'anthropologie sociale de l'Université de Barcelone et participe à un projet financé par le gouvernement catalan intitulé «Rue, fête et révolte: les usages symboliques de l'espace public à Barcelone (1951-2000)», dirigé par le Dr Delgado.

E-mail: nmonnet@wanadoo.es

tenance à la nation, cette appartenance constituerait une construction sociale dans laquelle interviennent de multiples facteurs parmi lesquels il faut souligner un certain usage du passé, lié à des processus d'invention de la tradition.

⁸ Lors de mon travail de terrain en 1996, j’ai pu constater une lente ethnification des relations de voisinage. J’ai attribué cette attitude à l’influence d’une nouvelle politique émergeante, chargée d’irradier toute forme de racisme et de promouvoir une «cohabitation pluri-ethnique harmonieuse». Parallèlement à cette ethnification institutionnalisée, j’ai constaté que l’espace public du secteur étudié s’enrichissait de tonalités «exotiques» ou extra-ordinaires, dans l’acception première du terme. Tendances qui se sont vu confirmées depuis, sur le terrain et au cours de mes lectures.